

de la Ligue des Nations, nous ont laissé entendre que la diplomatie secrète s'en était chargée. Nous ne nous en occuperons donc plus, ayant pour elle encore moins d'affection qu'en avait lui-même le président Wilson, aux jours de sa jeunesse diplomatique.

D'ailleurs, la Ligue des Nations a suffi, à elle seule, pour occuper l'attention de M. Wilson et de ses collègues de la Conférence, depuis le 18 janvier jusqu'au 14 février, date où le président s'est embarqué pour son voyage de retour, avec l'impression très vive d'avoir gagné la première manche de la formidable partie diplomatique, où il s'est montré joueur acharné et redoutable.

Le malheur a voulu, cependant, que l'attention des joueurs attablés autour du tapis vert du Quai d'Orsay, fût tellement absorbée, pendant ces grandes semaines de discussion, qu'elle ne prêtât aucun intérêt à la réorganisation de l'armée allemande que préparait, dans l'ombre, là-bas, aux portes de la Pologne, le maréchal Hindenburg. Il a fallu le puissant cri d'alarme de Foch et de Clémenceau pour rappeler au président Wilson qu'avant de travailler à préparer la paix de l'an 2000, suivant la pittoresque expression du sénateur Lodge, du Massachusetts, il devait assurer la paix de l'an 1919. Et, le 17 février, le maréchal Foch arrivait à Trèves, avec un bon papier dans sa poche, où pas un des quatorze points de Wilson ne se trouvait, mais où, en revanche, M. Mathias Erzberger pouvait lire, sans lunettes, l'ordre formel d'avoir à

démobiliser au plus tôt l'armée allemande, sauf 250,000 hommes réservés à la police du territoire allemand. Et la France respira, et le monde avec elle, pendant que M. Wilson, content de son manuscrit sur la Ligue des Nations, s'embarquait pour les Etats-Unis, où il arrivait, le 23 février, au milieu d'un brouillard intense, qui faillit jeter son navire sur la côte de la Nouvelle-Angleterre.

Pendant son séjour en Europe, l'opposition à son projet de la Ligue des Nations s'est fortifiée au Sénat américain, républicain depuis le 4 mars, jusqu'à devenir redoutable et jusqu'à donner des inquiétudes sérieuses au président. Et la diplomatie européenne paraît se ressaisir et se préparer à une discussion serrée des 26 articles de la ligue wilsonnienne.

Prise entre ces deux oppositions, qui se dessinent de plus en plus fortement, la Ligue des Nations sortira-t-elle vivante des formidables discussions qui s'annoncent? C'est ce qu'il nous est impossible de dire. Dans tous les cas, si le projet favori de M. Wilson doit faire des nations de l'Entente, et de la France, en particulier, des dupes de l'Allemagne, à la manière du trop fameux pacte de la Haye, nous souhaitons, de tout notre cœur, quelque indiscutable que puisse être la sincérité de son éminent promoteur, que ce projet échoue misérablement, et le plus tôt possible.

P. LEDROIT



LETTRE DE FRANCE

ETIENNE LAMY



L'ÉMINENT écrivain catholique français, qui vient de s'éteindre à 73 ans, en pleine possession d'une renommée toujours grandissante, aura eu une destinée singulière. Il était doué pour parler, aussi bien que pour écrire; même, il remporta, très jeune, de beaux succès oratoires qui lui procurèrent, tout de suite, une véritable célébrité. Or, il y a de cela juste quarante ans. Depuis on compterait sur les doigts (et sur les doigts d'une seule main) les occasions où notre public entendit ce noble et brillant orateur. Les Français de chez nous qui ont pu l'applaudir ne sont pas nombreux. Les Canadiens ont été plus favorisés, puisque, lorsque à une date assez récente il alla leur rendre visite, il prit plusieurs fois la parole. Ils ont pu juger de son talent.

Pourquoi cette éloquence avait-elle, en quelque sorte, cessé de retentir parmi nous? Sans doute, depuis une quinzaine d'années surtout, l'Académie a souvent entendu la voix du célèbre orateur. Mais à l'Académie, on lit; on ne parle pas, du moins, ce qui s'appelle proprement parler, avec abandon, avec ani-

mation, comme à la Chambre ou dans les Congrès. Les discours et les rapports dont, assez fréquemment, M. Lamy donnait lecture en séance académique étaient tous de beaux morceaux littéraires très substantiels et très élégants, où vibrerait toujours quelque accent religieux et où volontiers s'affirmait la pleine croyance doctrinale. Ils étaient lus à merveille, d'une voix douce mais émouvante, avec les inflexions et des nuances qui manifestaient un art très complet, très sincère. Encore une fois, pourquoi donc cet orateur s'en tenait-il au genre académique, lui qui avait eu d'autres succès et qui avait débuté avec éclat sur la scène parlementaire? Evidemment la politique continuait de l'intéresser, puisqu'elle lui inspirait des études variées, sous forme d'articles de revue ou sous forme de livres.

On serait disposé à expliquer le fait par une raison très simple, qui semble péremptoire et qui cependant a le défaut d'être trop simple. On aurait envie de dire que, n'étant plus député depuis 1881, M. Lamy se trouva naturellement écarté de la tribune pendant trente-sept années; ce qui, pour bien des hommes, représente ou dépasse la plus grande partie de leur